Le Monde
MERCREDI 23 FEVRIER 2022

Les petits riens de l'amour suspendu

Alexandre Koberidze narre un conte où se croisent mauvais sort et rencontre impossible

SOUS LE CIEL DE KOUTAÏSSI

■■■□

Il y a les films qui vont droit au but et ceux qui s'oublient sciemment en chemin, car c'est la divagation qui leur importe, la flânerie conçue comme principe poétique. De poésie, le second long-métrage d'Alexandre Koberidze, jeune cinéaste géorgien, né en 1984, à Tbilissi, en regorge. Non pas cette poésie autoproclamée qui tord la réalité sous l'effet d'un caprice d'auteur, mais celle qui se recueille directement à la surface des choses, si tant est que l'on veuille bien leur prêter attention. *Sous le ciel de Koutaïssi*, révélé lors de la Berlinale 2021, le fut sous son titre international *What Do We See When We Look at the Sky?* : « que voyons-nous quand nous regardons le ciel ? ». Devinette en guise de frontispice qui traduit assez bien de quoi il retourne : du regard qui, comme le vent, se pose où il veut et transfigure tout ce qu'il touche, transformant le plomb en or et les grenouilles en princes.

C'est d'ailleurs sous les auspices du conte que le film commence. A Koutaïssi, jadis capitale de la Géorgie et plus loin encore de l'antique et florissante Colchide, Lisa, préparatrice en pharmacie, et Giorgi, footballeur, se rencontrent par deux fois au hasard des rues et tombent amoureux. A peine ont-ils le temps de se donner rendez-vous qu'un mauvais sort leur tombe dessus. Le lendemain, chacun d'eux se réveille sous une autre apparence, méconnaissable. Pire encore, l'un et l'autre ont aussi tout oublié de leurs métiers respectifs et doivent donc repartir de zéro. La nouvelle Lisa (Ani Karseladze) et le nouveau Giorgi (Giorgi Bochorishvili) se manquent, comme de bien entendu, mais se font tous deux engager au petit bar en plein air qui devait être leur point de rencontre, elle comme serveuse, lui comme rabatteur.

L'été se déploie alors autour d'eux et, avec lui, les innombrables faits et gestes, respirations et bruissements, d'une ville qui vit alors au rythme de la Coupe du monde de football, retransmise sur tous les écrans.

Mosaïque d'instantanés

D'emblée, c'est un pacte magique que le film établit avec son spectateur, en lui demandant notamment, pour admettre la transformation de ses héros amoureux, de fermer les yeux entre deux tintements, comme s'il lui revenait de rêver la chose. Or, le mauvais sort ici en jeu agit moins comme catalyseur de suspense et de péripéties qu'il n'ouvre pour ses personnages une parenthèse, qui permet surtout au film d'opérer un pas de côté, de se tourner vers la ville dont il brosse un portrait facétieux et vagabond. Il y aura donc des jeux d'enfants, des allées et venues, des coins de rue, des bras de fleuve, des soirs qui tombent, des jours qui se lèvent, du vent dans les feuilles et, surtout, des visages glanés aux quatre coins de la cité. Koberidze se sert de la fiction comme promontoire pour capter, en une mosaïque d'instantanés, le réel dispersé, sans avoir à le rassembler sous la coupe d'un discours généralisant.

On ne compte pas les scènes à la splendeur rêveuse se lovant au gré de l'indolence estivale

On ne compte pas les scènes à la splendeur rêveuse se lovant au gré de l'indolence estivale, rendue par la magnifique photographie de Faraz Fesharaki. Lisa rencontrant une chiromancienne dans une école de musique, alors que des salles de classe émane une grande symphonie aléatoire de notes télescopées. Elle et Giorgi allant goûter des gâteaux à l'ombre d'un arbre séculaire dans une pâtisserie coopérative en plein air. Koberidze pratique un art du décentrement, glisse d'à-côté en à-côté, attentif aux guirlandes de petits riens qui entourent l'amour suspendu ou plutôt comme si cet amour ensorcelé se répandait sur toute chose.

Une voix off facétieuse repeint chaque bribe de banalité en aventure extraordinaire : comme ces chiens errants qui se rendent à tel ou tel café pour y voir les matchs de foot. De même, la merveilleuse musique de Giorgi Koberidze, frère du cinéaste, appose commentaires impressionnistes et contrepoints drolatiques au flot des images. L'attention aux objets dessine une cartographie secrète. Ceux-ci semblent munis d'une vie propre, comme ce ballon de foot qui, au terme d'une partie d'anthologie entre gamins filmée au ralenti, vogue en solitaire sur le cours impétueux du fleuve Rioni.

Il ne faudrait pas pour autant en conclure à un dilettantisme inconséquent. Ce qui se dessine ici est bien de l'ordre d'une politique de la proximité : observer ces choses que l'on touche du doigt ou caresse du regard, c'est révéler les mille histoires dont le monde est tissé, les infradestinées qui le sous-tendent. Et c'est au cinéma que revient de découvrir cette beauté enfouie du quotidien, en chassant les mauvais sorts qui la rendent aveugle à elle-même. Le cinéma ou la plus prosaïque des magies. ■

MATHIEU MACHERET

Film géorgien et allemand d'Alexandre Koberidze.
Avec Giorgi Bochorishvili, Ani Karseladze, Oliko Barbakadze, Giorgi Ambroladze, Vakhtang Panchulidze (2 h 30).